Notes de lectures : de quelques malentendus sur la définition du verbe

André Joly

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/269>

DOI : 10.4000/ml.269

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 139-149

Référence électronique

André Joly, « Notes de lectures : de quelques malentendus sur la définition du verbe », *Modèles linguistiques* [En ligne], 57 | 2008, mis en ligne le 26 février 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/269> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.269>

Notes de lectures : de quelques malentendus sur la définition du verbe¹

André Joly

Les deux définitions du verbe qu'on trouve chez Aristote (IV^e s. avant notre ère) — ou dans des écrits qui lui sont attribués — dominant, d'une manière ou d'une autre, par adhésion ou par rejet, toute l'histoire de la grammaire. Soit, dans les traductions respectives de J. Hardy et de J. Tricot [c'est moi qui, tout au long du texte, sauf indications contraires, souligne — « *spm* » et ajoute des précisions entre crochets] :

« Le verbe est un composé de sons **significatif**, avec [*metà*] **idée de temps**, et dont aucune partie n'est significative par elle-même, comme dans les noms ; car "homme", "blanc" n'indiquent pas le moment, mais dans "il marche", "il a marché" **il se joint au sens** [*prossêmaínei*] l'indication du temps présent d'un côté, du temps passé de l'autre » [*Poétique (Peri Poiètikès)*, 20, 1457 a, 14 ; texte établi et traduit par J. Hardy, 3^e éd., Paris « Les Belles Lettres », 1961, p. 60].

« Le verbe est ce qui **ajoute à sa propre signification celle du temps** : aucune de ses parties ne signifie rien prise séparément, et il indique toujours **quelque chose d'affirmé** de quelque autre chose. — Je dis qu'il signifie, **en plus de sa signification propre**, le temps : par exemple, « santé » est un nom, tandis que « est en bonne santé » est un verbe [gr. *hugiainei*], car il ajoute à sa propre signification l'existence actuelle de cet état. — De plus, **le verbe est toujours le signe de ce qu'on dit d'une autre chose**, savoir de choses appartenant à un sujet ou contenues dans un sujet », [*Organon, II. De l'interprétation (Peri Hermêneias)*, 3 ; traduction nouvelle et notes par J. Tricot, Librairie philosophique Vrin, 1984, p. 81].

Ces deux citations offrent l'essentiel de ce qui va nourrir la réflexion sur le verbe pendant plus de deux millénaires, à savoir que : (a) d'une part, outre « sa propre signification » (et au-delà de celle-ci), le verbe « signifie avec idée de temps », formulation assortie de deux variantes : « [il] **ajoute à sa signification celle du temps** » / « [l'indication de temps] **se joint au sens** » ; que (b) d'autre part, le verbe est le vecteur de la *prédication* dans la phrase.

1. Version remaniée d'un exposé présenté devant l'équipe E.R.I.S. (Équipe de Recherche Interdisciplinaire en Sémiologie), Équipe d'accueil BABEL 2649, Université du Sud, Toulon-Var. — Je remercie Melle Gaëlle Chapdelaine, bibliothécaire à la Bibliothèque universitaire de l'Université du Sud, ainsi que MM. Jean-Marie Montana et Jacques-Emmanuel Bernard, enseignants-chercheurs à l'Université du Sud, pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la recherche de documents.

Il apparaît d'emblée qu'en (a) il est question de la *structure interne* du verbe en tant que vocable, alors que (b) pose le problème de sa *fonction syntaxique*. Nous ne sommes pas sur le même plan. Il est d'ores et déjà possible d'avancer que (a) situe sur le plan de la *Langue*, puisqu'il s'agit, en grec comme dans toutes les langues indo-européennes, de voir comment le mot, ou vocable (en l'occurrence le verbe), est organisé lorsqu'il s'offre au locuteur déjà tout construit et prêt à l'emploi ; que (b), en revanche, situe en *Discours* (dans l'« oratio ») : dans le cadre de la proposition, Aristote met en présence le verbe, conçu comme « prédicat » ou « attribut », et un « sujet ». Je me propose d'examiner dans l'ordre ces deux problèmes.

Pour ce qui est de la structure du verbe, certaines interprétations de ces deux définitions d'Aristote, du Moyen Âge à nos jours, sont loin d'être correctes. Elles sont même à la source de contresens. Ainsi, on a souvent mal compris, notamment dans les traductions latines, et par la suite dans diverses langues vernaculaires (français, anglais) ce qu'entend au juste Aristote, dans la définition de la *Poétique*, par *metà chrónou* ("avec idée de temps", écrit le traducteur). Ce qu'il veut dire à propos de « il marche » (*badídzei*), lorsqu'il explique que cette forme verbale « *prossémaínei tò mèn tòn parónta chrónon* », traduit par "il se joint au sens l'indication du temps présent". Comment interpréter « *se joint au sens* » ? Que veut dire au juste *prossémaínei* par rapport à *sémaínei* [= (cela) "signifie" : 3^e pers. de l'indicatif présent] ? En d'autres termes, quelle est la valeur de la préposition *prós* devenue préverbe dans *prossémaínei* ? Les interprétations fautives se sont succédé au cours des siècles.

La *Grammaire générale et raisonnée*, dite de Port-Royal (1660), a servi de relais dans la diffusion de ces erreurs d'interprétation. On lit au chapitre XIII de la 2^e partie :

« [...] Aristote s'étant arrêté à la troisième des significations ajoutées à celle qui est essentielle au verbe [à savoir l'expression de l'affirmation, voir ci-dessous], l'a défini *vox significans cum tempore*, "un mot qui signifie avec temps" » (p. 68 de l'édition de M. Foucault, republications Paulet, 1969).

Telle est la traduction latine de la définition de la *Poétique* sur laquelle se fondent Arnauld et Lancelot. On peut se demander pourquoi les deux auteurs n'ont pas cité l'original grec. C'est d'autant plus surprenant que Claude Lancelot était helléniste ; il avait même publié une grammaire grecque quelques années auparavant. Comment a-t-il pu lui échapper que la préposition *metà* signifie, selon les contextes (outre "accompagnement"), "succession, changement, participation", et que la traduction par lat. *cum* est pour le moins faible, dans la mesure où elle n'indique pas de quelle manière l'indication de temps « *accompagne* » la signification principale du verbe ?

Un commentateur du XIX^e siècle critique le passage de la *Grammaire* de Port-Royal que je viens de citer : « Cette définition du verbe [d'Aristote] a été tellement travestie qu'on aura peine à la reconnaître. L'auteur de la *Grammaire* de Port-Royal, voulant donner la preuve combien sa définition l'emportait sur toutes les autres, nous cite, comme celle d'Aristote, le commencement tronqué, tel que l'a rendu le traducteur latin, qui n'y a rien compris : *verbum significans cum tempore*

(prossêmeinon ton chronon) » (Séguier, *La philosophie du langage exposée d'après Aristote*, Paris, 1838, p. 20).

Cette erreur d'interprétation nous poursuit depuis plus de trois siècles. On la trouve, amplifiée, chez un des éditeurs modernes de la *Grammaire* de Port-Royal, le philosophe Michel Foucault, qui écrit dans *Les mots et les choses* (Gallimard, 1966) : « Ne pas s'arrêter avec Aristote au fait que le verbe *signifie les temps* (bien d'autres mots, adverbes, adjectifs, noms, peuvent porter des significations temporelles) » (p. 108 ; *spm*). Foucault fait ici deux contresens : avec « signifier » (pour traduire gr. *prossêmeinein*) et avec « les temps » (gr. *tôn chrónon* est au singulier), comme s'il était question chez Aristote des formes verbales (angl. « tenses ») et non du temps (angl. « time »).

Revenons donc au texte original et à quelques *bonnes interprétations* qui en ont été faites avant Port-Royal, mais qui ne semblent pas avoir prévalu.

Tout porte sur le sens de *prossêmeinein*, avec le préverbe “pros”. *Sêmeinein*, c'est “signifier” ; “pros-” a pour fonction de “porter au-delà”, ce que, dès le ^ve siècle de notre ère, Ammonius, disciple du philosophe néo-platonicien Proclus et commentateur d'Aristote, rend par *consignificare*. Ammonius prend le soin de préciser : « [...] differt verbum a nomine [...] in consignificare tempus » (“le verbe se distingue du nom en ce qu'il *consignifie* le temps”). Et il poursuit en s'interrogeant sur la différence entre *significare* et *consignificare*. Pourquoi *consignificare tempus* et non *significare* ? Parce que, dit-il, le verbe a une signification principale, renvoyant à telle ou telle action, à laquelle vient s'adjoindre une signification secondaire par rapport au moment où l'action prend place dans le temps. Les deux « significations » sont étroitement liées². Au siècle suivant, le philosophe latin Boèce reprend ce terme : « Verbum autem est, quod *consignificat tempus* » (“Quant au verbe, c'est un mot qui *consignifie* le temps”).

À côté de *consignificare*, on trouve aussi *adsignificare*, comme par exemple en Angleterre en 1615, sous la plume de Sanderson, précisément à propos de la définition d'Aristote : « Verbum est Interpretatio Simplex *adsignificans tempus* [...]. Est autem *significare* cum tempore, *ultra* principale Significatum *connotare* etiam aliquod discrimen temporis, praesenti, scilicet, praeteriti, aut futuri » (R. Sanderson, *The Works*, 6 vol. collected by W. Jacobson, Oxford, 1854, II, cap. I, p. 42). “Le verbe *adsignifie* le temps [...] “Adsignifier” le temps, c'est signifier *avec* le temps, c'est, *au-delà* de la signification principale, indiquer quelque distinction temporelle, à savoir de présent, de passé ou de futur”. *Significare... ultra... connotare* : “signifier”, “outré”, “ajouter une indication de...”. Sanderson explique ici le sens du grec “metà” (régissant le génitif dans le texte d'Aristote et signifiant donc “avec”), mais il explicite ce qu'il faut entendre par cet « accompagnement »

2. “Sed qualiter inquit verbum non *significare* tempus, sed *consignificare* ? Aut quia *significare* quidem est, ut et prius diximus, principaliter *significare* aliquid, *consignificare* autem quod cum principaliter significato secundario et aliud aliquid *coinsinuat*. Verba autem principaliter quidem actiones vel passiones *significare* volentes proferimus, adiuncta autem tempora actionibus vel passionibus, secundum quae esse dicuntur vel fuisse vel fore, cum his velut *coinsinuata* videmus” (*Commentaire sur le Peri Hermeneias d'Aristote*, trad. de G. de Moerbeke, éd. critique par G. Verbeke, Louvain, 1961, pp. 91-92).

en rendant *metà* par *ultra*, “au-delà, en outre” (sens que cette préposition a en composition) ; de plus, il ajoute une glose en introduisant l’idée de « connotation », afin de désigner ce qui vient *s’ajouter* à la « dénotation », autrement dit à la « signification principale » — à savoir l’indication de temps. On observera que, dans son esprit, il ne fait aucun doute que « dénotation » et « connotation » renvoient à l’ensemble de la compréhension du verbe.

Au XIII^e siècle, à propos de *consignificare* et de la définition d’Aristote, Thomas d’Aquin fait un commentaire implicite concernant cette fois le temps lui-même et sa mesure : «[...] *consignificare tempus est significare aliquid in tempore mensuratum* » (“consignifier le temps, c’est signifier quelque chose qui est mesuré dans le temps” (*Comm.*, I, iii, 5). Cela revient à dire que la signification « principale », pour reprendre le terme d’Ammonius, est inséparable de sa mesure temporelle. La « mesure » est, en d’autres termes, la *forme* que l’on donne à la *matière* précédemment discriminée, c’est-à-dire telle ou telle « action » ou, plus généralement, ce à quoi renvoie le lexème verbal.

Quant à Pacius (1550-1635), juriste et philosophe italien, avec près de quatre siècles d’avance (1584), il apporte une réponse à l’« objection » de Foucault en 1966 (voir ci-dessus) : « *Aliud significare, aliud adsignificare. Quatenus nomina significant tempus, ut hora, dies, mensis, annus ; sed proprium verbi est adsignificare tempus, id est rei principaliter significatae adicere tempus quod ea res est, ut « currit » significat cursum qui nunc est, « currebat » significat cursum qui antea fuit* » (*Organum*, 89). “Signifier est une chose, *adsignifier*, autre chose. Certains noms *signifient* le temps, comme “heure, jour, mois, année” ; mais le propre du verbe est d’*adsignifier* le temps, c’est-à-dire d’ajouter à la signification principale l’indication du temps où a lieu ce qui est dénoté, comme par exemple « *currit* », “il court”, signifie “la course qui a lieu maintenant”, « *currebat* », “la course qui s’est déroulée auparavant” ». Effectivement, les noms et, plus généralement les mots qui relèvent du plan nominal (le plan de l’espace, selon Guillaume), peuvent signifier le temps mais, ce que dit fort bien Pacius, s’ils *signifient* le temps, ils *ne le consignifient pas* (« *adsignifient* » dans sa terminologie). En 1751, James Harris, grammairien-philosophe anglais, dit encore plus explicitement la même chose : « Observez que les mots qui expriment le temps comme idée *principale et non corrélatrice*, cessent d’être des verbes, et deviennent ou adjectifs ou substantifs ; tels sont, parmi les adjectifs, *temporaire, annuel, hebdomadaire*, etc. ; parmi les substantifs, *temps, année, jour, heure*, etc. (*Hermès*, 1751 ; trad. de F. Thurot, 1796, p. 89). Il aurait pu ajouter qu’ils peuvent devenir aussi des adverbes (*mensuellement, annuellement*, etc.)

Contrairement aux Port-Royalistes, pour qui l’indication de temps est une signification secondaire, James Harris, grand lecteur des auteurs grecs et latins qu’il cite abondamment, non seulement comprend, mais interprète et commente comme il convient la définition d’Aristote. Dans son important ouvrage sur la grammaire universelle de 1751, il explique que *le rapport au temps*, accidentel pour Port-Royal, *fait en réalité partie intégrante du verbe*. Le verbe lui apparaît être un *sémantème impliquant nécessairement le temps* :

« [...] puisque l’idée de la durée [« time » dans l’original anglais] est liée avec celle de mouvement ou de privation de mouvement, les verbes, qui expriment ces

modifications, *se lie* aussi avec l'idée de durée, et de là les formes temporelles du verbe [« tenses » dans l'original] destinées à indiquer, sans altérer sa principale signification, les différents instants dans lesquels cette signification existe » (*Hermès, ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, p. 88 dans mon édition de la traduction de Thurot, Droz, 1972).

La note (d) de cette même page 88 — note que Thurot traduit incomplètement — ne laisse subsister aucun doute quant à la bonne interprétation de Harris. En voici une traduction complète :

« Les anciens auteurs qui ont écrit sur la dialectique ou logique ont bien décrit cette propriété. Voici en partie la définition qu'ils donnent du verbe : « *Rêma dé esti tò prossëmainon chrónon* » [Je transcris en caractères latins ; Harris cite en grec] "le verbe est ce qui donne la connotation du temps" (connotation : telle est la valeur de la préposition *prós*)³. À quoi s'ajoute la connotation du temps ? On peut dire que c'est à la signification *principale* du verbe, qui est un attribut de mouvement et d'action. [Harris renvoie ici à Aristote, *De Int.*, chap. 3 et à ses commentateurs Ammonius et Boèce].

À la suite d'Aristote, James Harris identifie donc clairement dans le verbe — sans aucun doute de manière plus explicite que son modèle — *deux types de signifiés*. D'une part le *signifié matériel* (ou notionnel), appelé traditionnellement « sémantème » (ou lexème), d'autre part le *signifié formel*, c'est-à-dire les indications relatives au « temps » — voix, aspect, mode, temps (angl. tense). La genèse mentale du verbe prend ainsi la forme d'un *mécanisme binaire* où se succèdent, *sans solution de continuité*, la « signification principale » (qu'il appelle aussi « attribut », en latin « significatio ») et la « signification corrélatrice » (en latin « consignificatio »). Soit en figure simplifiée :

C'est au terme de ce parcours que la notion exprimée par le lexème, prise en charge par tout ce qui est relatif au « temps » (voix, aspect, etc.), devient un vocable, une « partie du discours », sous la forme de « verbe ». Ce que G. Guillaume, deux siècles plus tard exprime ainsi : « Le verbe est un sémantème dont l'entendement s'achève au temps », par opposition au nom, dont l'entendement s'achève à l'espace.

Quelques années après Harris, dans l'*Encyclopédie* (t. X, art. « Modes », pp. 594-595), Nicolas Beauzée fait une distinction semblable, avec des termes différents :

« Il faut distinguer dans tous les mots, et par conséquent dans les verbes, la *signification objective* et la *signification formelle*. La signification objective, c'est l'idée fondamentale qui est l'objet de la signification du mot, et qui peut être commune à des mots de différentes espèces ; la signification formelle, c'est *la manière particulière dont le mot présente à l'esprit l'objet dont il est le signe*, laquelle est commune à tous les mots de la même espèce, et ne peut convenir à ceux des autres espèces ».

3. Harris écrit : "a Verb is something, which signifies Time OVER AND ABOVE (for such is the force of the Preposition, *prós*)". Les majuscules sont de l'auteur.

Beauzée donne comme exemples d'illustration : « aimer, ami, amical, aimablement », et il ajoute : « La signification formelle est nécessairement différente dans chacun de ces mots, quoique la signification objective soit la même ». À croire que Gustave Guillaume avait lu Nicolas Beauzée... ou que les idées, momentanément occultées, se suivent dans la longue durée et finissent par se ressembler. Le verbe, en tout cas, apparaît bien, chez Harris comme chez Beauzée et, de manière plus évidente et plus analytique, chez Guillaume, comme « un mot dont l'entendement s'achève au temps ».

L'autre malentendu historique — si « malentendu » il y a, ce qui reste évidemment à prouver — concerne la fonction prédicative du verbe. Nous sommes là, comme je l'ai signalé ci-dessus, en Discours.

Revenons à la définition que donne Aristote dans *Peri Hermêneias*. Il écrit successivement (dans la traduction de Tricot) que :

(a) « [le verbe] indique toujours *quelque chose d'affirmé* de quelque autre chose »,

(b) « il ajoute à sa propre signification *l'existence actuelle de cet état* » [l'état en question est, au présent, "est en bonne santé", représenté par une seule forme verbale en grec : *hugiainei*],

(c) « le verbe est toujours le signe de *ce qu'on dit* d'une autre chose, savoir de choses appartenant à un sujet ou contenues dans un sujet ».

Nous avons là tous les éléments qui vont nourrir les discussions et les controverses sur le statut et la fonction du verbe pendant deux millénaires. On s'intéresse ici à (a) et à (c).

Un des problèmes concerne l'interprétation du (ou des) verbe(s) que le traducteur rend par "affirmer" et "dire" : est-ce que ce qui est écrit en (a) équivaut à ce qui est en (c), en d'autres termes "affirmer" et "dire" sont-ils proposés comme interchangeables ? Il est clair que « dire » n'est pas « affirmer ». « Affirmer » se situe *au-delà* de « dire », c'est "énoncer un jugement comme vrai".

Il faut se reporter au texte original. Dans les deux cas, (a) et (c) ci-dessus, Aristote (ou un de ses continuateurs) utilise le verbe « légein », qui signifie simplement — j'allais dire banalement — "dire", "énoncer". On lit dans l'original : « to rhèma estin aiei to sêmeion tou etérou *légouménou* », soit, littéralement : "le verbe est toujours le signe de quelque chose d'autre de *dit*", que Tricot rend par : "quelque chose *affirmé* de quelque autre chose". Le même verbe, sous la même forme (*légouménou*), dans le même contexte, est utilisé en (c). Mais cette fois, Tricot traduit bien par "dire"⁴. Les divergences de sa traduction pourraient orienter vers une interprétation qui irait dans le sens de la théorie du verbe-affirmation de Port-Royal (voir ci-dessous). Or, en aucun cas il n'est question, chez Aristote, d'"affirmer", c'est-à-dire de *phrâdzein*, où le "dire" est tiré vers le sens d'"affirmer" (cf. *phrâsis*, "expression", dans le sens de "manière de dire"). Il n'est question, chez Aristote, que d'*énonciation* : un prédicat (*rèma*, que

4. J.-E. Bernard, à l'obligeance de qui je dois la citation en grec, me signale en outre que le texte bilingue de *L'interprétation* (traduction de Pellegrin) existe en livre de poche (GF), 2007. Je n'ai pas eu accès à cet ouvrage pour la rédaction de la présente «Note de lecture».

Tricot traduit par “verbe” et Pellegrin par “rhème”) est rapporté à un sujet. Il ne s’agit ni de « juger » ni d’ « affirmer », comme le dit la *Grammaire* de Port-Royal.

La *Grammaire générale et raisonnée* sert, une fois de plus, de repère historique. Ce choix n’est pas arbitraire, car cette si célèbre grammaire a joué, on le sait, un rôle-charnière — c’est une sorte de « plaque tournante » — dans l’histoire de la pensée linguistique en France, par adhésion ou par rejet. En amont, pour ce qui concerne, en l’occurrence, la fonction prédicative du verbe, elle est largement tributaire de grammairiens du XVI^e siècle comme Scaliger et Sanctius (je pense en particulier à l’équivalence « Pierre vit = Pierre est vivant »). En aval, notamment par l’intermédiaire des *Vrais principes de la langue française* de l’abbé Girard (1747), elle imprègnera la grammaire scolaire du XIX^e siècle.

Pour bien voir dans quelle perspective se placent Arnauld et Lancelot, il faut rappeler quelle est leur idéologie sous-jacente :

« [...] on ne peut bien comprendre les diverses sortes de significations qui sont enfermées dans les mots, qu’on n’ait bien compris auparavant *ce qui se passe dans nos pensées*, puisque les mots *n’ont été inventés que pour les faire connaître* » (Seconde partie, chap. premier, p. 22).

Il est rappelé par ailleurs que « tous les philosophes enseignent qu’il y a trois opérations de notre esprit : CONCEVOIR, JUGER, RAISONNER » (p. 23). Or « juger, c’est affirmer qu’une chose que nous concevons est telle, ou n’est pas telle [...] et « raisonner est se servir de deux jugements pour en faire un troisième [...] » (*loc. cit.*) Qu’on ne soit donc pas surpris (le lecteur est prévenu dès le début) si la grammaire, « l’art de parler », est orientée vers une logique, un « art de penser » et si, tout naturellement, la *Grammaire générale et raisonnée* (1660) débouche sur *La logique* (1662).

La théorie du verbe de Port-Royal — le verbe-affirmation dont le pivot est “être”, le verbe substantif — doit être examinée dans ce cadre psychologico-dialectique qui n’est qu’indirectement linguistique. Examinons-la avant de revenir à Aristote.

Le chapitre XIII de la seconde partie, intitulé « Des Verbes, et de ce qui leur est propre et essentiel » commence ainsi :

« Jusqu’ici, nous avons expliqué les mots qui signifient les *objets des pensées* : il reste à parler de ceux qui signifient la *manière des pensées*, qui sont les verbes, les conjonctions et les interjections.

La connaissance de la nature du verbe dépend de ce que nous avons dit au commencement de ce discours, que le *jugement que nous faisons des choses* (comme quand je dis, « la terre est ronde ») enferme nécessairement deux termes, l’un appelé *sujet*, qui est *ce dont on affirme*, comme « terre » ; et l’autre appelé *attribut*, qui est *ce qu’on affirme*, comme « ronde » ; et de plus, la *liaison entre ces deux termes*, qui est proprement l’action de notre esprit qui affirme l’attribut du sujet » (p. 66 ; *spm*).

Sont donc opposés les *objets* de nos pensées, essentiellement les noms, et la *manière* de nos pensées, essentiellement les verbes. Or, poursuit la *Grammaire*, « la principale manière de notre pensée » est l’*affirmation* :

« Et c’est proprement ce que c’est que le verbe, **un mot dont le principal usage est de signifier l’affirmation** [souligné par les auteurs], c’est-à-dire, de marquer que le

discours où ce mot est employé est le discours d'un homme qui ne conçoit pas seulement les choses, mais qui en juge et qui les affirme » (loc. cit.).

« [...] l'on peut dire que le verbe de lui-même ne devait pas avoir d'autre usage que de marquer la liaison que nous faisons dans notre esprit des deux termes d'une proposition ; mais il n'y a que le verbe « être », qu'on appelle substantif, qui soit demeuré dans cette simplicité, et encore l'on peut dire qu'il n'y est proprement demeuré que dans la troisième personne du présent, « est », et en de certaines rencontres. Car comme les hommes se portent naturellement à abrégier leurs expressions, ils ont joint presque toujours à l'affirmation d'autres significations dans un même mot.

1° Ils y ont joint celle de quelque attribut, de sorte qu'alors deux mots font une proposition : comme quand je dis « Petrus vivit », « Pierre vit » ; parce que le mot de « vivit » enferme seul l'affirmation, et de plus l'attribut d'être vivant ; et ainsi c'est la même chose de dire, « Pierre vit », que de dire, « Pierre est vivant ». De là est venue la grande diversité des verbes dans chaque langue : au lieu que, si on s'était contenté de donner au verbe la signification générale de l'affirmation, sans y joindre aucun attribut particulier, on n'aurait eu besoin, dans chaque langue, que d'un seul verbe, qui est celui qu'on appelle substantif. [...] » (p. 67).

Et c'eût été évidemment plus simple. Nous sommes ici en pleine *linguistique-fiction*.

On relèvera en effet la série de contraintes que les Messieurs font peser sur le mécanisme de l'« affirmation » afin qu'il soit opérant : 1° seul le verbe « être » est capable de marquer la liaison des deux termes d'une proposition, 2° ce même verbe doit être à l'indicatif, 3° il doit être au présent, 4° il doit être à la 3^e personne, 5° cela se produit « en de certaines rencontres ». Aucune explication n'est proposée, sauf que le verbe substantif signifie l'"existence". C'est un peu « juste », comme disent certains.

La critique que fait Nicolas Beauzée de cette analyse, un siècle plus tard, est tout à fait pertinente :

1° L'affirmation est un acte propre à celui qui parle, et Lancelot en convient lui-même. [...] Or le verbe est un mot déclinaison, sujet aux lois de la concordance relativement au sujet déterminé auquel on le rapporte [...]. Dans « Petrus est affirmans », selon notre grammairien, *est* marque MON AFFIRMATION. Mais je le demande, comment *est*, à la troisième personne, peut-il marquer l'affirmation de la première personne ? Il est évident que ce qu'il marque primitivement et clairement appartient au sujet dont on parle à la troisième personne. Si quelque chose dans *est* peut se rapporter à moi, c'est qu'il exprime l'existence d'une troisième personne dans MON ENTENDEMENT [...] [c'est l'auteur qui souligne].

2° L'affirmation est certainement opposée à la négation : l'une est la marque que la relation du sujet à l'attribut est une *relation de convenance* ; l'autre, que c'est une *relation de disconvenance*. [...] Je dirais que l'affirmation est la simple position de la signification de chaque mot, et que la négation en est, en quelque manière, la destruction.

Aussi l'affirmation se manifeste assez par l'acte même de la parole, sans avoir besoin d'un mot particulier pour devenir sensible, si ce n'est quand elle est l'objet spécial de la pensée et de l'Oraison : il n'y a que la négation qui doive être exprimée ou plutôt indiquée. C'est pour cela même que, dans aucune langue, il n'y a aucun mot destiné à donner aux autres mots un sens affirmatif, parce qu'ils l'ont tous essentiellement [...]

Or si tout mot est affirmatif par sa nature, comment l'affirmation peut-elle être le caractère distinctif du verbe ? (*Grammaire générale*, 1767, p. 396 ; *spm*).

Dans la section 1°, Beauzée a bien vu que le mécanisme de référence, ou, selon Port-Royal, la « liaison » d'un « attribut » à un « sujet » est étroitement liée aux marques morphologiques (« le verbe est un mot déclinable, sujet aux lois de la concordance relativement au sujet déterminé auquel on le rapporte », dit Beauzée). Autrement dit, ce que Guillaume nomme l'« incidence » est une mise en relation d'éléments portant *les mêmes marques*. Beauzée, contrairement à Port-Royal, situe l'analyse sur le plan grammatical. À propos de *Petrus est affirmans*, il procède en deux temps. Il fait d'abord remarquer que « est » renvoie au sujet « Petrus », troisième personne (analyse grammaticale), mais que, dans un second temps, « il exprime l'existence d'une troisième personne *DANS MON ENTENDEMENT* » : analyse énonciative. Cette approche est très moderne dans la mesure où elle établit des niveaux d'analyse.

Dans la section 2°, ce que dit Beauzée, c'est que l'« affirmation » est impliquée dans l'« acte même de parole », en d'autres termes, qu'on n'est pas obligé, chaque fois qu'on produit un énoncé déclaratif, d'ajouter « et en plus, je l'affirme, c'est vrai », ce qui revient à dire, comme il le fait, que « l'affirmation est la simple position de la signification de chaque mot ». Dans la terminologie moderne, on dirait que l'« affirmation » est une *forme non marquée*. En réalité, l'affirmation sort du domaine linguistique *stricto sensu* ; avec les conditions de « vérité », les règles de la conversation etc., on entre dans le domaine de la pragmatique et de l'adéquation aux usages de la parole. Le mécanisme linguistique n'est plus ici directement en cause. Pour en revenir à Port-Royal, la conclusion de Beauzée semble s'imposer : « comment l'affirmation peut-elle être le caractère distinctif du verbe ? ».

Revenons à l'exemple de Port-Royal, *Pierre est vivant*, qui est un énoncé bien formé, ce qui n'est pas le cas de **Pierre vivant*. Arnauld et Lancelot en concluent qu'« un participe n'est point un verbe » parce « qu'il ne signifie point l'affirmation » (p. 70). Et il en va de même pour l'infinitif. Ce n'est pas un verbe, mais un « nom-substantif ». La pétition de principe est « qu'« on ne saurait trouver de mot qui marque l'affirmation qui ne soit verbe » (p. 71). Donc infinitif et participes ne sont pas des verbes (le raisonnement est circulaire). Mais ce ne sont pas non plus tout à fait des noms ou des adjectifs. Alors, que sont-ils, sinon à la fois nom et verbe (infinitif) ou adjectif et verbe (participes) ? Si, dans ce cas précis, nos deux auteurs avaient observé et raisonné en grammairiens, ils auraient constaté que ni l'infinitif ni le participe ne comportent *l'expression de la personne*, ce qui est une indication précieuse sur le mécanisme de la « liaison » du prédicat au sujet.

Ils auraient pu aussi, tant qu'à faire, examiner un énoncé aussi simple que « Et grenouilles de sauter », emprunté à La Fontaine, leur contemporain. Si le verbe, ici sous la forme infinitive — comment lui refuser, si peu que rien, le statut de « verbe » ? — a pour principal usage de signifier l'affirmation, je devrais pouvoir sans difficulté rapporter « sauter » à « grenouilles » et obtenir l'énoncé : « **Et grenouilles sauter* ». Mais il y a blocage. J'ai beau exercer « l'action de mon esprit » pour établir la liaison : cela ne fonctionne pas. Dans la proposée de phrase qu'est « **Et grenouilles sauter* », pour que la liaison de l'« attribut » au « sujet » se fasse, il faut introduire un réalisateur de cette liaison, en l'occurrence la

préposition « de » : « Et grenouilles *de* sauter ». Est-ce à dire que « sauter » est devenu miraculeusement verbe ? Je pourrais dire aussi, avec les modifications qui s'imposent (addition d'un article) : « Et les grenouilles sautèrent (ou sautent) ». On peut se poser la question de savoir pourquoi *sautèrent* (*sautent*) permettent la liaison, alors que *sauter* ne le permet pas sans l'opérateur *de*. À moins de déclarer, sans discussion, que *sauter* n'est pas une forme verbale. Mais alors, comment expliquer que les formes du futur de l'indicatif (le « futur » et le « conditionnel ») sont constituées à partir de l'infinitif ? Si le grammairien veut découvrir pourquoi, dans un cas (« sautèrent », « sautent »), il y a « liaison » et dans l'autre pas (« sauter »), il devra opérer avec d'autres concepts que le pouvoir magique de « l'affirmation ».

Avant un dernier retour à Aristote, j'achève ce tour d'horizon critique sur les « malentendus » par le point de vue d'un linguiste du ^{xx}e siècle à propos de l'analyse traditionnelle « Pierre est vivant » :

« La question que je vais traiter maintenant [...] aura trait à l'analyse qu'ont faite les logiciens de la partie du discours dénommée verbe, saisie dans son emploi prédicatif. Ils enseignent qu'un verbe en fonction de prédicat se recompose, dans la pensée, d'une affirmation de l'existence du sujet que vient compléter un attribut. Dans « je marche », il faudrait entendre analytiquement : « je suis marchant ». Et il en serait de même de tous les verbes. Mes auditeurs [...] devinent que cette explication me paraît absolument superflue et, en outre, inexacte, vu que, sous le prétexte d'une analyse logique, elle se place complètement en dehors de la réalité de la langue. Si l'on dit en effet : « il marche », et non pas « il est marchant », c'est qu'on pense logiquement : "il marche" et qu'on n'a aucune idée que le verbe serait mieux pénétré, mieux analysé logiquement, si l'on disait avec une périphrase : « il est marchant ».

La question soulevée par ce petit problème, assez spécieux, d'analyse logique présente cet intérêt d'appeler l'attention sur le contenu sémantique possible de la catégorie verbale. La catégorie du verbe, dans une langue comme le français, est faite de l'incidence de toute la sémantèse à la personne ordinale. Or d'un certain point de vue, qui a du reste été adopté par certaines langues, le verbe pourrait se réduire au seul rapport du sujet avec la notion générale de verbe, abstraction faite de la nature particulière de celui-ci. Il se conçoit que dans une langue ainsi constituée les verbes seraient très peu nombreux : on n'en compterait pas plus que de manières pour le sujet de se rapporter à la notion générale de verbe. Il s'ensuivrait que la catégorie du verbe, réduite à un petit nombre de verbes extrêmement abstraits (dont nos auxiliaires donnent une idée approchée), serait une catégorie presque entièrement formelle ne comprenant qu'une toute petite partie de la sémantèse, la partie la plus générale, tout le reste étant rejeté dans le plan nominal » (Gustave Guillaume, *Leçons de linguistique*, vol. 10, série A, 1991, leçon du 24 janvier 1944 ; Presses de l'Université Laval, Québec ; Presses Universitaires de Lille).

Je terminerai en revenant une fois de plus à Aristote. On a vu que, dans *De l'interprétation*, il n'est pas question de « juger » ou d'« affirmer », mais simplement d'énoncer : le verbe est le signe de « ce qu'on dit ». L'« affirmation » est clairement une étape seconde par rapport à la « diction ». Le regard de Port-Royal, sans doute sous l'influence d'Arnaud, est foncièrement logique — dire, c'est affirmer, exprimer l'action de l'esprit qui juge. Du reste, dans *La logique* (1662), dont le co-auteur n'est plus le grammairien Lancelot, mais le philosophe et

théologien janséniste Pierre Nicole, le rôle de l' « affirmation » est encore accru. Ce n'est pas, semble-t-il, l'approche d'Aristote. On pourrait se demander ici quand est apparu dans le champ de l'histoire cette thèse du verbe-affirmation. Je n'ai trouvé aucune indication dans le monumental ouvrage de Jean-Claude Chevalier (*Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française, 1530-1750*, Droz, 1968, réédité par Champion en 2006). Peu importe, il est du reste peu probable qu'on puisse un jour en fixer exactement l'émergence. On sait en tout cas que la théorie du verbe-affirmation est bien en place au XVI^e siècle et que celle du verbe copule remonte au Moyen Âge. Pas à Aristote, si l'on en croit G. Sahlin : « L'idée de la copule est étrangère à Aristote [...]. Aristote ne sépare pas le *einai* ["être"] du *rèma* ["verbe"] en tant que prédicat, "rhème", ni n'attribue à ce seul mot la qualité de *rèma*. Les MM. De Port-Royal au contraire attribuent à la copule, dont la notion avait été établie par les Scolastiques, tout ce qui, chez Aristote, concernait le *rèma* tout entier [...] » (César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale, Paris, P.U.F., 1928, p. 300). Il faudrait, pour s'en convaincre tout à fait, analyser de près, à partir de l'original grec, la fin du chapitre 3 du *Peri Hermeneias*. Ce pourrait être l'objet d'une autre « Note de lecture ».

L'histoire de la grammaire et des idées sur le langage est donc jalonnée de malentendus. On a pu le constater, de manière flagrante, à propos de la structure du verbe en tant que vocable et de la place qu'il convient d'accorder aux diverses marques de la temporalité dans sa définition. On vient aussi de l'entrevoir à propos de la prédication. L'histoire de la linguistique ne serait-elle qu'une série de malentendus, d'approximations, voire de contresens transmis de génération en génération ? On serait tenté de le croire, selon l'humeur du moment. Il semblerait, en tout cas, que la loi de Gresham (« Bad money drives out good », "la mauvaise monnaie chasse la bonne") ne soit pas encore devenue, du moins dans les sciences du langage, une exception que confirme la règle...

E.R.I.S.

Equipe d'accueil Babel 2649
Université du Sud,
Toulon-Var